

Abdelhamid Laghouati



FLEURS DE MURS

Abdelhamid Laghouati

*"Il est vrai que cette nuit
le froid est si intense
qu'il gèle jusqu'à l'utopie."*

FLEURS DE MURS

*"Le poète, c'est le goul, celui qui constate, rapporte et ouvre
les entrailles du mutisme : il communique un message, celui de
la réalité quotidienne, aussi amère soit-elle."*

Illustration de la couverture : tableau de Jaber Al Mahjoub

Parfums

Fleurs de murs
lézardées par le vent
humiliées par le hasard
Fleurs de murs
pans écroulés sur des odeurs
de femmes
avec pour péril
l'instinct
Fleurs de murs
déserts trahis
par des traces de
sang
blessures caravanières
aux bivouacs
imaginaires
Fleurs de murs
parfums de solitude
sous l'aisselle de l'artiste.

Le mur

Femme

criant sur les toits

étendant son silence

sur les terrasses

délabrées

du coeur

elle cherchait l'amour

entre

les fissures du mur

et quand enfin

elle l'aperçut

le mur

s'écroula.

Récital

Elle est venue vers moi
m'accostant dans la ruelle
demandant une adresse
je l'ai imaginée
lui donnant une forme
une couleur
une parole
je l'ai habillée du regard
lui montrant
le chemin
réticente
je voulais m'en débarrasser
elle exigea mon coeur
s'en servit
de boussole
et repartit
comme elle était venue.

Algérienne

Il y a dans ton regard
cette solitude
qui jette ses pétales
dans le fleuve du jour
ce jour viendra
avec sa monture blanche
galopant dans le désert
de la certitude
il y aura toujours
un printemps en toi
qui défiera
les horizons
tu es aussi belle
que l'amour.

Imagination

Comment t'imaginer
combattre l'ardeur de la foule
avec ta frêle silhouette
seule parmi tes sens
regardant furtivement l'absurde
qui t'entoure de ses tentacules
nos idées ont vécu sur le même territoire
aussi
vaste
que
l'amour.

Réel

Dans ton réel
visage écrasé de lassitude
mon coeur se perd
dans les dédales
de tes silences
et touche la cime du temps
du bout des lèvres
tes lèvres
ressemblent à l'amour entrouvert
sur mon simple regard.

Toi

Toi, au visage fermé
sur les portes des désirs
allongée sur les cris d'une poitrine solitaire
dévisageant en silence
mes prières vaines
et
tes crises de fou-rire
toi
au front maculé de plis
sans frontières
regarde ma main
elle porte encore
la blessure béante
du verrou
de nos cœurs.

Seule

Te voilà seule dans la rue
au milieu de la foule
contemplant les démarches
d'une folie ambulante
te voilà seule
malgré le soleil
qui s'amuse avec les arbres secs
et les pigeons mal à l'aise
sur les déboires de l'homme
tu marches
et avec ton ombre blessée
mon cœur ambulante
traînant la savate
derrière ta poitrine
tu n'es plus seule dans la rue
il y a le soleil.

Hier

Rien

le rêve m'a fui
dans le sommeil des chimères
j'ai imaginé
un baiser d'amour
sur un sein
galbé de battements sincères
et de souffles coupés
hier, le rêve
m'a dit que ton cœur
existe
au-dessus des montagnes
aux cimes dénudées
hier, le rêve
est venu recomposer
en texte
et en promesse
certaine.

Meurtrissures

Ardente habitude
qui cicatrise le mot
qui s'offre à tes lèvres
et laisse la blessure
sur les rives du moment
avec ses désirs
qui s'estompent peu à peu
sur ton corps de faiblesse
et de meurtrissures
otage de la supercherie
de ces yeux-là
qui n'ont jamais su repérer
une trace
sur les sables
d'une trop pénible rançon
ardente maquisarde
aux sources qui gouttent
et abreuvent mes silences
d'une simple écriture.

Étoile

Étoile
au sourire insomniaque
filant à travers
les cœurs
avec sa traînée d'amour
laissant la solitude
agrippée au passé
comme un cri minuscule
sur un écho féroce
étoile
rassurant mes silences
multiples
de ton regard pétale
sur une rose de jours.

Cri d'amour

A mon cri d'amour
se superposent tes chemins
qui mènent aux lourds silences
sur les passerelles de tes cils
tu es là, vivante
large comme un creux ouvert
sur les granits du soupir
tu es là, présente
comme un souffle misérable
qui balaye
les rides
qui balafrent
le fluide
d'un fleuve disparu
à mon cri d'amour
se succèdent les rayons
qui donnent à la nuit
le goût curieux d'une attente.

Jardin

Avec mes restes de verdure
j'inventerai des jardins
sur tes déserts arides
je me mettrai debout
guettant la silhouette
qui t'habille
de sentiments
empilés sur un horizon
d'amour
je te prendrai la main
caresserai tes cheveux
avec un vent de sable
que les médiocres redoutent
je poserai mon texte
au creux de ton regard
comme un baiser fleuri
de mille soleils couchants
je t'aimerai
avec l'ardeur d'un poète
je dormirai enfin
heureux comme un soupir.

Fleur

Aucune fleur à offrir
pas même un dédommagement
je lui permis de courir sur la route
de l'innocence
elle était là
prisonnière de mes rêves
ligotée de solitude
crispée de douleurs
quand j'ai voulu la libérer
elle se dessécha
et disparut
dans
l'oubli.

Lassitude

C'est toi qui es venue
muette et ardente
m'extirper
de ces jours errants
qui me servaient
d'accoudoirs
tu es venue
ramasser à pleines mains
ces vents qui m'écrasaient
de leurs tristes
incendies
c'est toi qui es venue
éteindre la lumière
qui gênait
ma nuit impatiente
alors, pour une fois
rien que pour une fois
laisse-moi rêver
dans mon silence.

Reboisement

Avide

Sensuelle

écrasée sous le poids des ombres

elle s'en allait

muette

marchant sur les rides crevassées

de l'âge

dans sa mémoire

un fouet pesait

son dos

l'homme lui mutilait le corps

à coup de malchance

c'était une femme

au destin ligoté sur les barbelés

de l'attente

attendant en vain

l'amour innocent

chaque matin

elle espérait l'incendie

dans les forêts denses

de son impossible

et chaque matin

sous son oreiller

elle découvrait une nouvelle poussée.

Refuge

Son ombre
me parut immense
elle était si grande
que mon cœur
pris de panique
se fit tout petit
il chercha refuge
derrière l'inconscience
mais il ne trouva que refus
alors désolé
il s'enfuit
avec la première venue.

Intuition

Intuition

large comme une feuille

d'amour

hachée de sourires

et de sang

intuition

aux robes colorées

par un soleil levant

Intuition

périlleuse

sur les lèvres

d'une femme.

La Passagère

Souvent
bien souvent
trop souvent
elle essaya d'ouvrir
la bouche
ses lèvres tuméfiées de questions
furent
happées
remodelées
façonnées
délestées
de
l'injure
puis
vendues au plus offrant
au prix fort
au cœur éteint
fut mis en pot
à l'âtre de l'illusion
errante
comme une peau tannée
étendue au soleil
séchant d'espoir
elle sortit du silence
dès que l'aube

eut
ouvert
ses portes
et s'enfonça
dans le matin
manutentionnaire
enfin
partir
apprendre à aimer
s'agripper au désir
danser à se gommer les pieds
à changer de chaussures
elle passa
les formalités
douanières
sourire
aux
bagages
et quand elle sortit
de l'angoisse
les quais étaient si longs
qu'ils sabordèrent
le navire
alors
rebroussant chemin
refit le même parcours

se heurta au soleil
et fut aveuglée
par les rayons
incandescents de l'absurde
souvent
maintenant
très souvent
trop souvent
elle se mettait
à sa fenêtre
et regardait
les autres
partir.

Fatma

C'était une âme en peine débarquant de l'exil comme on revient du temps où figures et passions se côtoyaient en vain.

La rage hantait Fatma.

Rendez-vous compte! Ni Mari! Ni Amant! Pas même un soupir pour passer le temps, rien qu'un soleil avec son insolence obscure multipliant les allées et venues, le relent du superflu, l'ombre qui ne voulait plus suivre, usée à force de traîner sur la chaussée.

Fatma a été dépouillée d'espoir, les échos l'ont dévêtue de quelques nouvelles rassurantes. Avancer dans la rue! Dieu que c'est pénible! Avec tous ces printemps élimés, effeuillés avec des pas du tout, jonchés sur l'existence. Fatma marchait, soucieuse, sans ombre sans je t'aime, ni même salut. Elle était là, agglutinée aux brimades, aux barreaux de la médisance, ligotée d'illusions. Chaque soir, moment redouté, elle tissait de ses cris un abri de fortune et faisait une toiture à l'indifférence, à l'intempérie.

Elle était tout simplement là offrant sa nuque au couperet de l'ennui.

Rentrer! Toujours rentrer! Rentrer à ne plus s'en sortir. Dans son lit, elle restait à l'affût, guettant le sommeil, gibier rare.

Elle se levait, devinait l'horizon, prenait ses cheveux dans sa main, se caressait délicatement le cou puis elle défaisait son cœur de sa chaîne et le jetait dans le coffre à bijoux, bijoux, rien que des bijoux, toujours des bijoux et même pas un youyou.

Fatma destin silencieux, dépareillée, amputée du sourire, hier encore, elle déambulait dans l'adolescence, souvenir piétonnier fleuri d'impatience, se détachant d'espoir, souriante, serrant son sac avec la force de l'amour, attendant sur les trottoirs la petite insolence qui jalonnerait sa vie. Fatma impatiente, Fatma sans beauté, juste une folie de boursière choisie avec hâte dans les vitrines de la mélancolie. Fatma, voilée de linceul, fardée de fièvre, offerte au martyre de la déconvenue, parée du plus beau fil de l'âme sur un front sans rides.

Assise sur le lit, jetée sur les draps, accoudée à la résignation. Elle réfléchissait. Beau! Riche! Puissant! Qu'importe! Âgé! Viril! Misérable!

Qu'importe! Sauvage! Rebelle! Fou! Tant pis! Elle voulait juste des bras forgés de tendresse, des mains baguées de caresses, un cœur qui bat, qui marquerait l'heure et partagerait le temps comme un repas sans fin.

Elle était assise sur l'ortie de la malchance, guettant le déclic du verrou de l'attente, entrebâillant sa porte souillée de dessins.

Fatma regardait sa photo sur un cadre cloué lézardant déjà le mur de l'âge, de l'attente. Elle connaissait le puzzle terré de son trousseau, logeant avec les mites, côtoyant la moisissure. Elle était lasse, fatiguée de vivre en concubinage avec la coiffeuse, miroirs ridés, à la sentence impitoyable, soudoyant le suintement des jours, des mois, des ans. Bien souvent, elle eut envie de lever sa main avec au bout le péril et de briser sans élan son double, déjà moucheté, d'en face. Seules

la peur et l'économie l'empêchèrent de commettre le triple, le quadruple, le quintuple, les bris! Le malheur!

Fatma, silence caché entre les seins du cri! Jeunesse brûlant son dernier baiser dans l'âtre de la souffrance! Fatma accrochée au rêve, à l'incandescence! Quand il lui fallait rire, contrainte sous la gorge, elle offrait au silence quelques sons enfilés de politesse.

Fatma ne savait plus déployer sa gorge au maquis du naturel. Ses yeux s'étaient depuis longtemps cernés d'acide. Son cœur était la pomme de pin d'une forêt calcinée.

Regarder simplement! Elle regardait!

Ça voulait dire un instant fracassé sur le rocher de la dérive, ça voulait dire ouvrir sa porte aux vents, au néant, à la tempête et languir simplement l'horizon...

Un jour pourtant, un jour portant la marque du désespoir, aube soulevant la moitié d'un soleil, un soleil pâle, maladif, un soleil en demi-lune, obscurci par le sommeil et les diverses tractations, Fatma se réveilla, la nausée soulevant son cœur.

Elle ouvrit ses yeux grands comme un fait accompli, s'expulsa du drap réchauffé de cauchemars, supportant sans peine son corps inexploré, elle jeta ses pieds hors du lit, cherchant avec fébrilité ses pantoufles comme on cherche un chemin, elle se leva, s'étira juste pour entendre quelques os craquer et se dirigea, se faufilant entre deux bâillements, vers la cuisine.

Espérant l'incendie, elle craqua l'allumette et attendit assise sur un vide, le café-tic. Sa journée commençait par une gorgée chaude, brûlante, désespoir sur les lèvres, Fatma tentait d'achever, à regret, la nuit, ce forfait accompli.

Pour elle, le matin était cette mèche aux bombes du jour. Fatma espérant tantôt, oreilles bouchées, l'explosion inattendue, tantôt un sourire venu du cœur ou une insulte à sa solitude. Ses journées étaient des journées jumelles, ses malheurs consanguins, ses sourires mécaniques. Elle était là, debout, terminant sa nuit, le matin à la maison dans un bol anonyme. Quand elle finissait le sombre breuvage, elle courait s'habiller,

rebutante recherche, lessivant l'aurore de ses sourires éteints.

Elle prenait son sac chargé d'infinis et brûlait de ses pas la distance des marches.

Fatma jetant négligemment son corps au milieu de la foule comme on lance un défi à toutes les destinées.

Fatma empruntant le boulevard comme une abonnée, montrant sa carte décousue de silences, poinçonnant ses pas d'oubli. Elle avançait au milieu de la foule, dans l'absolu jonché de débris, croisant les passants abandonnés, cherchant un regard rien que pour rire, uniquement pour rire, créer la plaisanterie. Rien! Fatma boudée par l'oasis, écrasée dans un mirage, dans sa soif de l'inconnu.

Désespérément piétonne, elle avançait dans la rue, ses talons sous son corps, ses talons sur son cœur. Fatma! Talons bavards donnant la réplique aux pavés enlacés, solidaires. Elle marchait, se dirigeant à contre-courant de sa volonté. Hier ressemblerait sûrement à demain.

Fatma! Avenir saute-mouton! Elle avait l'air d'un bonjour dans la rue, un bonjour seul, mot routinier coincé entre des pointillés, debout sur le passage clouté des heures fluides, des heures sans nom, des heures aussi creuses qu'une tranchée commencée par erreur dans l'artère de la ville.

Fatma, sombre ruelle où les moments enchaînaient la rage. Seule!

Toujours seule! Pas une anomalie pour façonner un sourire, créer une fissure, un grain de sel! Elle se sentait fade, au régime!

Patiente sans battement ! "*Si seulement !*" se disait-elle ! Si seulement, quoi ? Une rencontre ! Peut-être ? A défaut de rencontrer un "*peut-être*" seul, seul comme elle dans l'empire de la supposition. Si seulement ! Seulement quoi ? Un parterre même lézardé. Un clin d'œil face au mur borgne de l'impasse !

Fatma seule aux floralies du désespoir dans le manège des autres.

Abdelhamid Laghouati

FLEURS DE MURS

Pierre Marcel Montmory Éditeur
www.poesielavie.com
poesielavie@gmail.com